Pasquier Grenier A.S.B.L.

Numéro

101

Sommaire

Gustave et Félix Strauven, de nouvelles lignes architecturales à Tournai, à l'aube du 20e siècle
Jacky Legge — 3

Hugues ou Radbod II ?
Les archives permettent-elles d'identifier l'évêque du 11e siècle dont la sépulture a été découverte lors des fouilles de 2007 dans la Cathédrale de Tournai ?
Jacques Pycke — 5

La 1re enceinte communale dans le quartier Saint-Piat
Benoît Dochy — 11

Poignée de cercueil
Jacky Legge — 15

Vous nous écrivez... c'est vous qui le dites ! — 16

À prendre ou à laisser — 19

Brèves... Echos... Le saviez-vous ?... Entre nous...
Nicole Waterloos-Maison — 20

Clin d'œil
Pierre Vanden Broecke — 22

N'oublions pas ... — 27

En couverture :
Av. Van Cutsem, 27 à 29.

© J. Legge

Le mot du président

Chers membres,

Le centième numéro du bulletin de Pasquier Grenier a recueilli un franc succès, comme en témoignent les nombreux messages de félicitation qui nous sont parvenus.

Ceux-ci nous ont particulièrement touchés et nous confortent dans notre démarche de sensibilisation et d'information aux enjeux patrimoniaux de notre belle cité.

Ces enjeux ne manquent d'ailleurs pas ! L'hôtel quatre étoiles, le pont des trous, la revitalisation du quartier cathédral, sans oublier la Tour Henry VIII, sont autant de projets en cours de réalisation qui ont retenu notre attention, voire notre préoccupation.

Tandis que les travaux de voirie du Quai des Salines vont bon train et embelliront les abords directs du pont des trous, l'avenir de ce dernier demeure encore incertain.

Les plans de l'hôtel quatre étoiles, qui devrait jouxter la Cathédrale en lieu et place des anciennes archives de l'état, n'ont toujours pas été dévoilés.

Voici un an, notre association adressait par le biais de ses membres et sympathisants plus de 1300 cartes postales rappelant au Collège Communal le refus de voir toute construction empiéter largement sur la place Paul Emile Janson et de la sorte altérer et dénaturer le site remarquable que constituent les abords immédiats de l'édifice classé par l'UNESCO.

Ces deux dossiers devraient entrer dans une phase décisive prochainement. Gageons que nos décideurs politiques tiendront compte de la sensibilité de ceux qui se sont exprimés en nombre dans le cadre de ces dossiers et associeront cette fois ci les Tournaisiens à la réflexion quant à la forme définitive de ses projets dont l'impact sur le tissus urbain perdurera bien après les prochaines échéances électorales.

Le Logis Tournaisien est un acteur local particulièrement actif et méritant. Cette institution s'est vue remettre le «PRIX PASQUIER GRENIER 2009» pour la remarquable rénovation de deux immeubles de style Art Nouveau sis Avenue Van Cutsem.

Œuvres de l'architecte bruxellois STRAUVEN, elles font l'objet d'un article présenté par Jacky Legge qui nous propose de faire un tour d'horizon des réalisations de l'architecte à Tournai.

Au moment de mettre ce numéro sous presse, nous apprenons que le Logis Tournaisien a été contacté pour prendre part à la rénovation de deux églises chères à notre association : l'église de la Madeleine et Sainte-Marguerite.

Pasquier Grenier milite depuis de très nombreuses années afin de voir ces deux monuments enfin sauvés, notamment en multipliant les actions destinées à sensibiliser le public à l'intérêt de leur sauvegarde.

Après des années de calme plat, les lignes semblent enfin bouger grâce à deux projets de réaffectation de ces églises. Il est cependant prématuré de se réjouir, les projets actuellement à l'étude n'en étant encore qu'au stade des esquisses. Les rares informations qui transpirent posent cependant question :

Pourquoi un bâtiment d'une telle qualité que celui de la Madeleine ne peut-il pas faire l'objet d'un programme de réaffectation plus ambitieux (culturel, touristique, etc…) qu'un aménagement en logements sociaux, entreprise louable certes, mais en décalage par rapport au potentiel de pareil trésor architectural ?

Quant à Sainte Marguerite, l'aménagement des deux premiers niveaux de la nef en parking, s'il se confirme, n'est il pas lui aussi particulièrement pauvre par comparaison aux possibilités offertes par un bâtiment de cette qualité ?

Le sujet est épineux et devra être abordé avec nuance, la survie de ce vaisseau du 17ème siècle dépendant de la bonne fin de ce projet qui constitue, tout comme la Madeleine, un défi de taille pour le Logis Tournaisien.

Quelques mots enfin à propos de ce bulletin :

La Cathédrale n'en finit plus de dévoiler ses secrets à qui sait les déceler. Tâche dont Monsieur J. PYCKE et R. BRULE se sont fait une spécialité. Grâce à leur contribution à ce numéro, la vénérable Dame aura un peu moins de secrets pour nos lecteurs.

Jacky Legge a plus d'une corde à son arc, dont une passion originale pour l'art funéraire. Une simple poignée de cercueil a beaucoup de chose à dire…

Vous êtes nombreux à nous écrire pour nous faire part de vos réactions et réflexions en lien avec notre patrimoine. Nous essayons dans la mesure de nos possibilités de les insérer dans la rubrique «C'est vous qui le dites». Vos courriers et mails sont les bienvenus et contribuent à alimenter notre réflexion et orienter nos actions de défense et sensibilisation.

Et comme chaque trimestre, nous retrouvons Nicole Maison et Pierre Vanden Broecke qui nous proposent leurs rubriques tant attendues «les brèves» et «clin d'œil».

Bonne lecture !

Benjamin Brotcorne

Président

Av. Van Cutsem, 27 à 29.
© J. Legge

Gustave et Félix Strauven, de nouvelles lignes architecturales à Tournai, à l'aube du 20e siècle

Gustave Strauven et son frère, Félix, sont des architectes belges représentatifs de l'art nouveau. La ville de Tournai peut s'enorgueillir de compter le plus grand nombre de leurs constructions en dehors de la région bruxelloise.

Fils du jardinier d'origine limbourgeoise, Pierre Arnold, et de Catherine Backaert, Gustave Strauven (Schaerbeek, 1878 - Faverges - France, 1919) a deux sœurs et trois frères, dont Félix, dessinateur et architecte avec qui il sera l'auteur de plusieurs habitations, dont certaines à Tournai.

Jacky Legge

Gustave Strauven est beaucoup plus reconnu que Félix.

Il s'inscrit en architecture à l'école Saint-Luc, à Bruxelles.

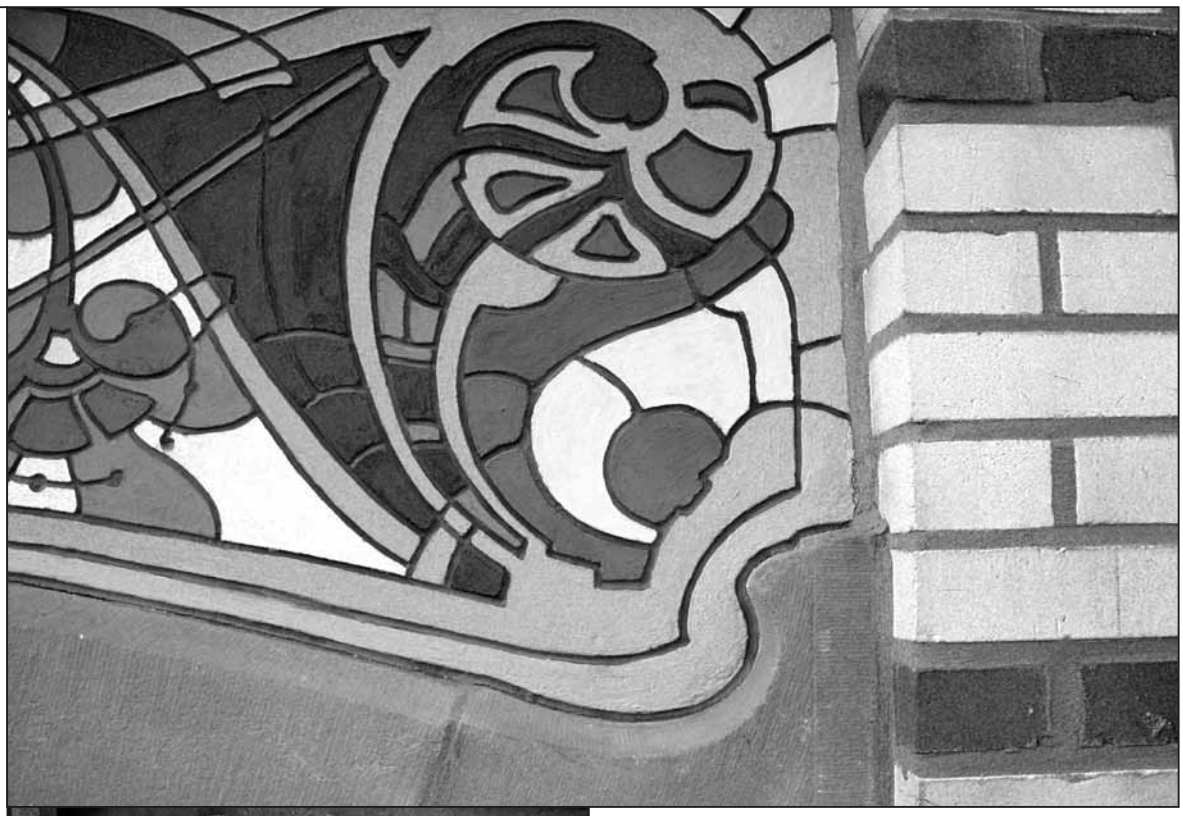
Stagiaire chez Victor Horta (Gand, 1861 - Bruxelles, 1947), de 1896 à 1898, il participe entre autres à la conception de la Maison du Peuple de Bruxelles. Il poursuit sa formation pratique au bureau d'Alfred Chiodera (1850 - 1916) et Theophil Tschudy (1847 - 1911), architectes zurichois.

Il est parmi les fondateurs de «La Gerbe, revue d'art décoratif belge», en 1898, un mensuel bruxellois qui se veut «l'énergique affirmation d'un Art nouveau, original.» Gustave Strauven installe son bureau professionnel à Bruxelles.

Le spécialiste de Gustave Strauven, Olivier Berckmans, a dénombré, en Belgique, 53 maisons, dont quatre avec son frère, ainsi qu'une 54e due à Félix, seul.

Olivier Berckmans dégage les caractéristiques architecturales suivantes : «une influence indéniable de l'œuvre de Victor Horta et de Paul Hankar ; une prédilection pour le fer forgé et ses possibilités de recherches linéaires ; une recherche de logique structurelle ; une grande attention à l'apport de lumière à l'intérieur de ses bâtiments et à la relation extérieur - intérieur, architecture - environnement.»

Les constructions de Gustave Strauven et de son frère se reconnaissent à l'emploi de briques colorées, et «une grande animation du relief des façades par diverses saillies et rentrants : logettes et loges, pilastres multiples, corniches



Sgraffite
Av. Van Cutsem,
27 à 29
© J. Legge

Strauven Signature
Av. Van Cutsem
© J. Legge

foisonnantes, …» La pierre bleue est abondamment utilisée dans le soubassement ; elle est traitée avec des courbes qui suggèrent la nature. Elle comporte généralement la signature et l'année de la construction. De nombreux sgraffites renforcent les lignes architecturales inspirées par la nature, en contraste avec le rythme horizontal engendré par le jeu des briques.

Gustave Strauven apprécie marquer le coin d'un pâté de maisons par une habitation conçue pour cet endroit spécifique avec des débordements qui créent des rythmes dynamisants.

En février 1902, Gustave Strauven achète à Bruxelles un terrain au coin des rues Calvin et Luther, pour sa propre habitation, signe des plans en avril et commence le chantier en juin, sans attendre le permis de bâtir, ce qui engendrera des nombreux et longs démêlés.

En 1903, l'architecte Gustave Strauven écrit : «Devant me rendre à Tournai pour la construction de quelques maisons, je loue ma toute nouvelle demeure au Consul général de Bolivie, Monsieur de Lemoine.»

Gustave Strauven et son frère résident alors 39, rue Saint-Martin.

La ville de Tournai dispose de 7 immeubles qui leur sont dus :

- Avenue des Frères Haghe, 25, Félix Strauven, juillet 1903, pour Mme Reumont-Depret, à Bruxelles. (Le rez-de-chaussée a, hélas !, subi des modifications irréversibles.)
- «4 maisons à l'angle de la chaussée de Renaix et du quai Van Cutsem», Félix et Gustave Strauven, mai 1904, pour la veuve d'Antoine Hiver, à Kain, soit le 2, rue des Volontaires et les 27, 28 - 28b et 29 de l'actuelle avenue Van Cutsem. (C'est dans les 28b et 29 que la société d'habitations sociales «Le Logis tournaisien» a confié à l'architecte Luc Moulin, en 2004, le projet d'aménager six appartements et deux studios. Les travaux ont bien respecté la structure et les éléments ornementaux, dont les sgraffites qui ont été rafraichis. Ces maisons étaient localisées face à la Petite Rivière, un bras de l'Escaut).
- Boulevard des Déportés, 30 - 32 et 34 - 36, Gustave Strauven, 1907, pour M. Duhayon.

Gustave Strauven intervient également pour l'aménagement de la façade et de l'escalier intérieur d'un immeuble néoclassique à la rue Saint-Martin et, avec Félix, pour l'adjonction d'une terrasse d'un café, à la Grand-Place, traitée selon les coups de fouet Art nouveau belge.

Les maisons bâties aux environs de la nouvelle gare de Tournai sont les témoins, à l'aube du XXe siècle, du redéploiement de la Cité, avec le démantèlement des fortifications et la création de nouvelles artères.

Un remerciement tout particulier à Olivier Berckmans qui a ouvert ses propres archives pour la rédaction de cet article.

© Pierre Peeters

Hugues ou Radbod II ?

Les archives permettent-elles d'identifier l'évêque du 11e siècle dont la sépulture a été découverte lors des fouilles de 2007 dans la Cathédrale de Tournai ?

(Texte d'une conférence présentée le 22 avril 2010, à l'invitation de la librairie diocésaine de Tournai Siloë).

Jacques Pycke

Professeur à l'Université de Louvain-la-Neuve, Archiviste de la Cathédrale de Tournai

En novembre 2007, quelques jours avant l'ouverture officielle de la sépulture qui se trouvait dans le prolongement de celle de l'évêque de Noyon et de Tournai Baudouin, Raymond Brulet, directeur du CRAN, me confia qu'il s'agissait bien d'une tombe épiscopale remontant au 11e siècle, mais qu'aucun indice ne permettait d'identifier le défunt.

Je lui ai répondu que, parmi les quatre évêques du 11e siècle qui ont siégé sur le double siège épiscopal de Noyon et de Tournai, il fallait exclure le premier d'entre eux, Hardouin de Rouy, mort en 1030 et enseveli à Noyon, ainsi que Baudouin, dont la sépulture avait été dégagée en décembre 2006. Celui-ci était doublement identifié : par une bague octogonale en or portant son nom et par un *titulus*, à savoir une inscription commémorative gravée sur une pierre blanche, glissée dans le caveau, derrière la tête. Restaient possibles les évêques Hugues et Radbod II. Le dossier de presse qui accompagnait l'ouverture officielle de la tombe épiscopale proposait effectivement ces deux noms : Hugues ou Radbod II, et deux biographies épiscopales.

On n'en est plus tout à fait là aujourd'hui, puisque les archéologues ont pu déterminer entre-temps que le caveau funéraire de l'évêque anonyme avait été construit après celui de Baudouin. Dans la splendide brochure récente *L'archéologie d'une cathédrale. Notre-Dame de Tournai*, ils parlent tout à la fois de «sépulture épiscopale probablement attribuable à Radbod II» et «Sans certitude absolue, nous devons avoir affaire à la tombe de Radbod II, évêque de 1068 à 1098». Il n'est maintenant plus question de l'évêque Hugues.

Une assez longue enquête dans les actes et les écrits de ces deux évêques m'a progressivement permis de lever cette incertitude, d'identifier cet évêque, et de compléter les résultats issus de la recherche archéologique par des

© Pierre Peeters

éléments nouveaux sur les évêques potentiels. Voici le plan de mon exposé :

1. Que sait-on de l'évêque Hugues ?
2. Que sait-on de l'évêque Radbod ?
3. L'enquête à propos de l'anneau en métal qui enserre le pommeau de la crosse épiscopale
4. L'enquête sur la littérature mariale
5. L'enquête sur les préambules des chartes épiscopales
6. L'évêque et le culte des reliques

En conclusion : Une triple requête adressée aux responsables.

1. Que sait-on de l'évêque Hugues (1030-1044) ?

C'est en 1030 qu'un certain Hugues a succédé à Hardouin de Rouy sur le double siège épiscopal de Noyon et de Tournai. A cette date, Hugues occupait deux fonctions importantes : il était archidiacre du diocèse de Cambrai (c'est-à-dire l'un des plus proches collaborateurs de l'évêque de Cambrai) et prévôt – ou responsable du patrimoine – de la cathédrale de Tournai. Tout porte à croire que Hugues a été imposé par le puissant comte de Flandre Baudouin IV le Barbu (988-1035) au roi de France Robert le Pieux (996-1031), dont la fin du règne était en crise.

Au contraire de son prédécesseur Hardouin et de son successeur Baudouin, Hugues n'est guère actif dans son diocèse de Noyon : à peine le voit-on bénir un cimetière pour les pauvres et les étrangers, et intervenir en 1035 dans la désignation d'un nouvel abbé à Saint-Eloi de Noyon.

C'est surtout dans son diocèse tournaisien que Hugues exerce son activité. L'année même de sa nomination, il préside à Audenarde une grande assemblée qui réunit de nombreux autres évêques, des abbés et de grands personnages laïcs du comté de Flandre. Il place cette assemblée sous la protection et la garantie des saints, représentés par leurs reliquaires. Cette cérémonie solennelle devait sceller la réconciliation du jeune comte de Flandre Baudouin V de Lille (1035-1067) avec son père déjà cité, Baudouin IV le Barbu, donc entre père et fils, évitant une guerre civile qui aurait embrasé le grand diocèse de Tournai. L'évêque Hugues proclame solennellement la Paix de Dieu. Il intervient encore à deux reprises en faveur de l'abbaye royale de Saint-Amand d'Elnone, aujourd'hui à Saint-Amand-les-Eaux, dans son diocèse de Tournai, pour y consacrer un autel dans la crypte de l'église abbatiale et pour y confirmer des propriétés.

Plus important pour notre propos, Hugues se présente comme évêque de Tournai plutôt que comme celui de Noyon. En 1039, la fondation de l'abbaye Saint-Christophe de Phalempin est actée à Tournai, qualifiée de siège épiscopal (*Actum Tornaco pontificali sede*). Son chancelier porte avec fierté le titre de *Tornacensis ecclesie cancellarius*, alors que la chancellerie du double diocèse est, jusqu'aux années 1140, entre les mains du chancelier de l'évêché royal de Noyon. Parmi les témoins de l'acte ne figure aucun représentant de Noyon, mais uniquement de hauts dignitaires de la cour comtale de Flandre : le comte Baudouin V de Lille (on lui donne ici le titre pompeux de *marchio Flandrie*), sa femme la comtesse Adèle, de race royale (*Signum Adalae regie prolis, comitisse*), elle est, en effet, la fille du roi Robert le Pieux, leurs deux fils et quatre puissants comtes. On ajoutera que c'est Hugues qui instaure le livre des morts (obituaire) de la cathédrale de Tournai. Pour toutes ces raisons, il serait légitime d'attribuer à Hugues la mise en chantier de la cathédrale pré-romane – qui ne sera mise en service que sous son successeur Baudouin.

Il meurt en 1044, après 14 années d'épiscopat. Bien sûr, il est aussi mentionné dans le livre des morts de la cathédrale de Noyon, mais les historiens de Noyon n'évoquent pas le lieu de sa sépulture. Hugues apparaît surtout comme le premier évêque tournaisien qui pourrait avoir revendiqué l'autonomie de son diocèse par rapport à celui de Noyon. Sur la base de son curriculum vitae, j'avoue être tenté de l'identifier à l'évêque du 11e siècle, dont la sépulture est placée à l'entrée du chœur de cette cathédrale, face à la petite chambre reliquaire, bâtie sous l'autel monumental.

2. Que sait-on de l'évêque Radbod (1068-1098) ?

L'enthousiasme spontané des Tournaisiens pour l'évêque Radbod II semble plus fondé sur la mémoire d'un événement en particulier (la grande procession de septembre) que sur la connaissance réelle de cet évêque. Sa biographie, rédigée en 1905 par le chanoine Warichez, est jugée sévèrement par l'historien de l'Eglise en Belgique Edouard de Moreau, qui lui reproche de ne pas avoir critiqué la documentation qu'il utilise.

Radbod, très vraisemblablement d'origine noyonnaise – son nom rappelle celui d'un puissant chevalier vassal de l'évêque Baudouin – est issu de la noblesse. Un de ses neveux, prénommé Everard, exerce la fonction importante de châtelain de Tournai, après s'être emparé des châteaux de Tournai et de Mortagne. Radbod appartient à un lignage important, doté d'un large réseau de relations qui s'étendent sur les deux diocèses.

L'épiscopat de Radbod est connu grâce à une abondante documentation constituée des nombreux actes qu'il a

délivrés durant un long épiscopat qui a duré trente années ; des œuvres littéraires qu'il a personnellement composées ou qui lui ont été dédiées ; des élévations de reliques auxquelles il a participé ; des souscriptions personnelles d'actes royaux et comtaux ; des interventions au cours de conciles et de synodes ; enfin de sa présence dans les livres des morts de nombreuses maisons religieuses des deux diocèses de Noyon et de Tournai.

L'épiscopat de Radbod coïncide avec la réforme fondamentale de l'Eglise, connue sous le nom de «réforme grégorienne», au cours de laquelle les légats pontificaux s'acharnaient sur les clercs qui ne se comportaient pas dignement (c'est-à-dire selon leur propre conception d'une réforme fondamentale de l'Eglise), qui vivaient maritalement, qui achetaient, vendaient ou détenaient des biens d'Eglise, tous ces maux que l'on désignait sous le nom de simonie. Visant la tête de l'Eglise, les légats souhaitaient écarter de l'épiscopat tous les prélats coupables à leurs yeux d'avoir notamment acheté leur charge. Radbod ne fut pas épargné. On l'accusa à plusieurs reprises, durant tout son épiscopat, d'avoir acheté l'évêché de Noyon au roi de France, d'avoir vendu au plus offrant des postes de chanoines, d'avoir aliéné des *ornamenta* (des pièces précieuses du mobilier liturgique) et des terres appartenant à la cathédrale et à l'évêché de Tournai, d'autres à Bruges, pour gagner à sa cause ceux qui pourraient témoigner en sa faveur. Des sources plus sûres que le témoignage tendancieux du chroniqueur Hériman montrent cependant un Radbod avouant sa simonie et se déclarant prêt à renoncer à sa charge. Finalement, le pape Urbain II l'a restitué à son église, en l'absence d'accusations fondées, mais il lui restera la tache indélébile d'avoir fait un faux serment lors du concile de Plaisance de 1095. On y reviendra.

Ces pratiques de simonie étaient courantes à l'époque pour ces évêques «ancienne formule» issus de lignages puissants, qui pouvaient aussi bien vendre au plus offrant des postes de chanoines qu'installer à leurs propres frais une abbaye ou une collégiale de chanoines !

Contrairement à Hugues, Radbod est considéré comme un évêque pieux, érudit et prédicateur. Il intervient aussi souvent dans le diocèse de Noyon que dans celui de Tournai. Il y consacre de nombreuses églises – à Aardenburg, aujourd'hui en Zélande, à Gand, à Saint-Amand d'Elnone et dans la petite ville voisine de Hasnon, en 1070. Il consacre cette dernière église en présence de vingt-six corps saints, dont les reliquaires ont été amenés de divers endroits.

Il fonde ou favorise plusieurs maisons religieuses, à Oudenburg non loin d'Ostende, à Eine près d'Audenarde, à Vermand dans le diocèse de Noyon et à Saint-Martin à Tournai en 1092. Il favorise de même les chanoines de Saint-Pierre à Lille et son chapitre cathédral à Tournai en 1090, en y créant une nouvelle prébende de chanoine.

On reviendra sur son goût pour les reliques et sur sa vénération à Marie, mère de Jésus. Il solennise pour sa cathédrale de Noyon l'office de l'Annonciation (le 25 mars) et rédige pour la circonstance un long sermon. Il en rédige un autre pour la fête de la Nativité de Marie, le 8 septembre. Peut-être est-il spécialement venu à Tournai en septembre 1090, en vue de solenniser cette fête, lorsqu'il a été surpris par la grande épidémie d'ergotisme. C'est pour lutter contre ce «mal des ardents, dénommé à l'époque «peste», vous le savez, qu'il a créé une procession de pénitence, à l'origine de la grande procession annuelle de septembre.

Cependant, Radbod s'oppose fortement aux visées séparatistes de ses clercs tournaisiens, nées sous l'épiscopat de Hugues. A cet effet, il écrit une nouvelle version de la Vie de l'évêque mérovingien saint Médard, évêque de Noyon et compagnon d'enfance d'Eleuthère. Pour ce faire, Radbod ne fait que développer un texte antérieur, qu'il truffe d'erreurs sur le plan chronologique et de compléments légendaires. Il attribue, à tort, à l'évêque de Noyon saint Médard la réunion des deux diocèses de Tournai et de Noyon, alors que cette union n'a été entreprise que plus tard, sous l'épiscopat d'Achaire. Il s'appuie notamment sur une bulle suspecte adressée par le pape Alexandre II à l'Eglise de Noyon, destinée à combattre les prétentions indépendantistes des Tournaisiens. Il plaide en faveur du *statu quo* et développe le raisonnement suivant : après la mort d'Eleuthère, évêque de la seule ville de Tournai, les Tournaisiens ont porté leurs suffrages sur saint Médard, déjà évêque de Noyon. C'est donc par la volonté des Tournaisiens eux-mêmes que ces deux Eglises se trouvent réunies. Pourquoi avoir attribué l'union des diocèses à Médard ? Parce que cet évêque a acquis une grande renommée comme thaumaturge, alors que saint Achaire n'a même pas fait l'objet d'une biographie. En outre, à la belle description des habitants industrieux de la région de Noyon, il oppose la violence et la férocité des habitants du diocèse de Tournai. Qu'on en juge plutôt :

Parlant des habitants de Noyon, Radbod loue leur ardeur au travail, dans deux écrits totalement indépendants : «La population se rangea à son travail ordinaire, qui au labourage, qui aux vignes, qui à forger, qui à radouber ; chacun diversement selon son art s'employoit à l'acquit de sa tasche, les femmes aussi bien que les hommes». Ailleurs, il renchérit : «Vous eussiez veu de tous costés les manœuvres abandonner l'atelier, et jetter par terre leurs outils, renoncer a l'atelier ; les artisans lascher des mains leurs ouvrages... (pour aller prier sainte Marie, patronne de Noyon)».

Parlant de ceux de Tournai, il est nettement moins chaleureux : Médard, dit-il, doit faire face à «ce peuple féroce habitant la Flandre». Le mot Flandre désignant, dans le contexte de la Vie de saint Médard, les habitants de l'ancien diocèse de Tournai, dont les frontières allaient, jusqu'en 1559, de La Panne à Saint-Amand-les-Eaux, et de Sluis à Tournai.

Ferocem illam Flandrensium gentem.

Dans un autre paragraphe, il va plus loin encore : «Ce peuple, en effet, est cruel et indomptable ; il a la nuque raide, il est inflexible. Il est totalement soumis à de mauvaises pratiques et défend avec obstination le culte rendu à ses dieux».

> ***Erat enim gens ipsa fera et indomabilis / Durae cervicis populus et implacabilis,/ Pravis admodum subditus obsequiis idolorum, /Et cum multa obstinatione suorum dependens culturam deorum (Vita Medardi 4, chap. 3, § 19 et 20).***

La mort tragique de Radbod en 1098, après 30 années d'épiscopat, a frappé les esprits. Alors qu'il séjournait à Bruges, il a voulu se faire saigner. On l'a trouvé dans ses appartements gisant par terre, paralysé des membres et incapable de parler. Il a vraisemblablement été atteint d'une thrombose ou d'une hémorragie cérébrale. Il est mort quelques jours plus tard, sans avoir pu se confesser. Cette mort a été vue comme la conséquence de ses pratiques simoniaques et de son faux serment, une sorte

de «jugement de Dieu»! Il faut rappeler qu'à ce même moment, le clergé de la cathédrale de Tournai traversait une terrible crise qui amena près d'un tiers des chanoines à quitter la cathédrale afin de vivre, sous la conduite de l'écolâtre Odon, une vie plus conforme à l'Evangile dans l'abbaye voisine Saint-Martin, dans le contexte de la réforme grégorienne. La légende du «jugement de Dieu» a été répandue par le chroniqueur Hériman, déjà cité, devenu abbé de Saint-Martin à Tournai, et qui a connu personnellement l'évêque Radbod.

On peut supposer que ce prélat n'aurait pas souhaité être inhumé dans sa cathédrale dissidente de Tournai, au sein d'un peuple qu'il avait qualifié un an auparavant de féroce et d'indomptable. Dès l'annonce de sa mort, le clergé de Noyon s'est empressé d'élire comme évêque le chanoine Baudry, apparenté à Radbod, ardent défenseur des intérêts de Noyon. Mais les Tournaisiens ont immédiatement refusé de le reconnaître comme évêque et se sont adressés au pape Urbain II.

A ce stade de l'enquête, nous penchons à nouveau pour reconnaître dans la dépouille épiscopale anonyme l'évêque Hugues. Mais y a-t-il d'autres indices?

3. L'enquête à propos de l'anneau en métal qui enserre le pommeau de la crosse épiscopale.

En janvier 2009, R. Brulet nous a fait connaître l'inscription de l'anneau en métal qui enserre le pommeau de la crosse épiscopale. Cet anneau, fortement oxydé, comporte des inscriptions en latin, sur deux lignes, partiellement lacunaires. Les voici:

L'inscription pourrait se présenter de la manière suivante:

+ HIS AP[OSTOLIS?] … … F S NO[MIN]E /
QUIB[US] ES … LAT … HONORE.

Après avoir imaginé toutes sortes de lectures possibles, consulté des collègues latinistes, compulsé des recueils d'épigraphie du haut Moyen Age et parcouru des bases de données textuelles informatisées, cette inscription – dans l'état où elle m'a été soumise, c'est-à-dire dessinée et non photographiée – a résisté à toutes mes investigations.

J'y retiens provisoirement «*his ovibus*», à ces brebis, ou bien: «*his ap[ostolis] …quibus*», à ces évêques … auxquels», le mot «*nomine*» dans son abréviation courante «*noe*», ainsi que le mot «*honore*», qui signifie «honneur», aussi dans l'expression «*pontificalis honor*», «l'honneur de l'épiscopat». Selon Paul-Augustin Deproost et Johann Schumacher, éminents connaisseurs de la langue latine du haut Moyen Age, la prose rimée, qui utilise des rimes en finale d'un groupe de mots, dans ce cas-ci «*nomine*» / «*honore*», rare à l'époque mérovingienne, devient courante dès la fin du 8e siècle.

Seul un examen au carbone 14 du bois de la crosse et une analyse épigraphique du tracé des caractères pourraient faire progresser la connaissance de cette crosse. On y reviendra plus loin.

4. L'enquête sur la littérature mariale.

Connaissant la dévotion mariale de l'évêque Radbod, mes investigations se sont portées ensuite sur les écrits que cet évêque a consacrés à sainte Marie; espérant y trouver un bout de la phrase présente sur l'anneau de métal.

J'ai examiné en premier lieu son sermon pour la fête de l'Annonciation par l'ange à Marie, composé en 1081. Radbod avait en effet constaté que les chanoines de sa cathédrale de Noyon n'avaient pas célébré cette fête cette année-là, étant donné que le 25 mars tombait durant le temps pascal. Il a structuré son sermon en 9 leçons, destinées à l'office des matines du 25 mars. Les leçons 6 à 8 rapportent la guérison miraculeuse d'une jeune fille punie vilainement pour avoir poursuivi ce jour-là son travail de couture, au lieu de le consacrer à la prière.

Rien, dans ce sermon en latin, ne se rapproche des quelques mots déchiffrés sur l'anneau de la crosse. Mais une autre idée ressort: celle du pasteur et des brebis, dès la première phrase, évoquant le roi David: «Nous avons entendu par la semonce de ce pasteur des oüailles, qui iadis d'une vile et servile condition de berger fut élu et divinement élévé sur le thrône royal». Nous y reviendrons.

Radbod a composé un autre sermon en vue de solenniser la fête de la naissance de Marie, le 8 septembre. Le texte latin est perdu. On ne peut plus l'approcher que par une traduction française réalisée en 1631 par le chanoine de Noyon Jacques Levasseur, sous le titre peu explicite «*Le cry de l'Aigle provoquant ses petits au vol, représenté dans les divines homélies de S. Eloy, XXe evesque de Vermand, Noyon et Tournai. Avec deux cherubins du Tabernacle, ou deux sermons tres-zelés en l'honneur de la très-saincte Vierge Mere de Dieu, composés par Radbod second, LIe evesque desdits lieux*».

Malgré l'impossibilité de déceler des expressions latines qui pourraient se retrouver sur l'anneau de la crosse, j'ai remarqué à nouveau l'insistance portée par Radbod sur le berger, les brebis, le pasteur et la bergerie, aux p. 270-271 de la traduction par Levasseur: «*Voilà cette brebis, cette oüaille centiesme que le bon pasteur, ayant délaissé les autres à l'abandon parmy les dangers du desert, rapporte sur ses espaules à la bergerie*». Aussi, j'ai eu de plus en plus la conviction que la crosse munie de l'anneau en bronze devait suffire à identifier le prélat, sans qu'il ait été nécessaire de préciser le nom du prélat sur sa bague. Pour connaître l'importance que Radbod attachait à sa crosse, j'ai mené une nouvelle enquête.

5. L'enquête sur les préambules des chartes épiscopales

Cette enquête porte sur les lettres et les chartes épiscopales. Leur examen attentif m'a réservé une heureuse surprise pour Radbod.

Les historiens connaissent l'importance de la titulature sous laquelle les auteurs d'un acte se présentent. Cette titulature n'est pas innocente. On l'a vu pour Hugues, le seul qui se soit permis de qualifier la ville de Tournai de *pontificalis sedes*, à un moment où le terme «pontifical» peut encore s'appliquer aux évêques.

Les historiens savent également l'importance qu'il faut attacher au préambule de l'acte. Avant d'en arriver à l'objet même du contrat, à ce que les diplomatistes appellent le dispositif, les chartes médiévales du 11e siècle émettent une idée générale: «c'est le propre de l'évêque de protéger la paix»; «c'est le propre des fidèles de faire des progrès continuels dans la vertu…»; «c'est le devoir du comte de …»; «c'est une obligation pour les abbés de mettre par écrit les actions louables parce que la mémoire est fragile…», etc.

Ce qui est particulièrement frappant, c'est la conscience vive d'une mission épiscopale qui traverse la plupart des préambules des chartes et des lettres de Radbod : il veut «protéger la bergerie du Christ».

Quelle n'a pas été ma surprise de découvrir, dans une lettre qu'il adresse à son collègue, l'évêque Lambert d'Arras, l'évocation de sa mission épiscopale symbolisée par sa crosse, son *baculus*, le bâton du berger. Qu'on en juge par cet extrait : «Ceux à qui a été confiée la crosse (*baculus*) pour protéger la bergerie du Christ – je veux dire les évêques – doivent tenir éloignés les loups qui l'attaquent pour blesser les brebis du Seigneur» (*His apostolis quibus commissus est baculus ad tuendum christianum ovile*). C'est l'unique mention de la crosse dans l'ensemble des chartes des évêques de Noyon-Tournai. adbod est le seul à utiliser, au 11e siècle, cette métaphore de la crosse. Et ses propos nous rapprochent du *his ap[ostolis] …quibus* de l'anneau en bronze de la crosse.

Cette enquête montre un évêque très attaché à sa crosse, qu'il compare au bâton du berger, lui qui est le berger de son troupeau.

Cette image est confirmée par le récit hagiographique de la vie de saint Médard, évêque de Noyon, dans la version composée par Radbod. Il la conclut par ces mots : «C'est moi qui possède la crosse (*baculus*) épiscopale du saint ; une crosse qui, nous l'avons appris, a guéri de nombreux infirmes atteints de diverses maladies». Ce faisant, il reprend, en la modifiant légèrement, la même idée reprise dans la Vie de saint Médard qui lui a servi de modèle : à propos d'un miracle obtenu grâce à l'intervention de saint Médard, par le toucher du bâton, son auteur conclut : «le bâton du saint se trouve chez nous (à Noyon), grâce auquel des infirmes ont souvent été guéris».

En guise de conclusion, nous nous trouvons devant un faisceau de conjectures qui, pour la plupart, convergent vers l'identification de la dépouille anonyme à l'évêque Radbod : l'insistance de l'image du pasteur, de la crosse et des brebis dans ses différents écrits, qu'ils soient hagiographiques, sermons ou actes publics ; son affirmation de posséder la crosse de saint Médard ; enfin la présence sur sa crosse funéraire d'un anneau de bronze comprenant une inscription en deux lignes.

Ce serait donc bien Radbod qui a été inhumé à côté de son prédécesseur Baudouin. Sa sépulture dans la cathédrale était affirmée dès son décès par l'abbé Hériman de Saint-Martin à Tournai, qui l'a connu personnellement. Les historiens de Noyon ne s'y sont jamais opposés. Les archéologues l'avaient également subodoré, à partir du moment où ils ont déterminé la postériorité de la tombe anonyme par rapport à celle de Baudouin.

Mort inopinément à Bruges, Radbod fut inhumé dans la cathédrale de Tournai, dans une tombe adossée à celle de l'évêque Baudouin, à l'extrémité de la nef, face au chœur et au *sacrarium* surmonté du maître-autel. Le clergé de la cathédrale n'a pas pris la peine de graver une dalle commémorative, comme il l'avait fait pour son prédécesseur Baudouin. Ni la création d'une nouvelle prébende à la cathédrale de Tournai, ni l'instauration de la grande procession, ni la fondation de l'abbaye Saint-Martin ne sont rappelées dans le livre des morts de la cathédrale. Seul son nom y figure au 24 mars, *eodem die obiit Rabbodus episcopus*. Alors qu'une dalle funéraire rappelait les différentes actions et les donations à la cathédrale de l'évêque Baudouin.

On peut expliquer l'absence de la mention de son nom sur sa bague par la présence d'une inscription explicite (aux yeux de ses contemporains seulement) sur l'anneau qui enserre le pommeau de sa crosse. On expliquerait l'absence d'inscription funéraire, sinon par l'urgence de l'inhumation, plutôt par le double désaccord qui existait entre l'évêque et son clergé tournaisien à propos de l'émancipation du siège épiscopal de Tournai et à propos de sa mort suspecte.

Quelques années plus tard – si l'on suit la chronologie proposée par Laurent Deléhouzée –, alors que le neveu de Radbod, l'évêque Baudry, ou son successeur, l'évêque Lambert, dirigent le double diocèse de Noyon et de Tournai, le clergé tournaisien décide d'élever une toute nouvelle cathédrale (l'édifice roman que nous avons encore sous les yeux) : il recouvre toute la nef, et donc aussi les deux tombes épiscopales, par deux mètres cinquante de terre, pour mener le niveau de la nef de l'église pré-romane à celui de l'ancien chœur surélevé, comblant par là même la petite crypte aux reliques. Le succès du pèlerinage de septembre était devenu tel que le parti a été pris d'aménager pour les pèlerins les vastes tribunes d'étage.

Tout n'est pas dit : il reste une œuvre d'art à verser au dossier.

6. L'évêque et le culte des reliques

L'évêque Radbod est friand de reliques. Il ne se déplace pas sans la crosse miraculeuse qu'il attribue à saint Médard. Lors de la consécration de l'église d'Hasnon, en 1070, il fait venir 26 reliquaires contenant les corps des saints de la région. En 1083, il procède à l'élévation des reliques de saint Liévin à Gand : il en transfère les reliques dans une nouvelle châsse. L'année suivante, il se rend à Gistel pour y lever le corps de Godelieve, assassinée quinze ans plus tôt par son mari Bertuolf et qualifiée quasi immédiatement de sainte par la rumeur publique. A Tournai, en 1090, pour obtenir de Marie d'intercéder auprès de son Fils pour écarter le fléau de la peste, il ordonne une procession pénitentielle en présence des reliquaires de la cathédrale : les fidèles marcheront *cum sanctorum pignoribus*, c'est-à-dire à la suite des coffres précieux qui contiennent les ossements et les autres reliques des saints.

A ce propos, j'ai été interpellé par le petit reliquaire en ivoire datant de l'époque mérovingienne ou carolingienne, conservé dans le Trésor de la Cathédrale de Tournai. M. le chanoine Navez, conservateur du patrimoine de la cathédrale, m'a donné l'occasion de l'observer attentivement et de vérifier une intuition. Comment ce précieux reliquaire serait-il entré dans le Trésor de la cathédrale ?

Cette cassette à reliques, cette *capsella*, est faite d'une âme en bois en forme de maisonnette, au toit à quatre versants, recouvert sur toutes ses faces par de minces plaques d'ivoire fixées au bois par des clous en ivoire. Ces plaques sont garnies d'incrustations de nacre. Ce reliquaire ne pèse que 98 grammes. Sa largeur ne dépasse pas 8,5 cm à la base et sa hauteur n'est que de 7,5 cm. Il s'agit d'un reliquaire portatif, d'une *capsella pendula* (d'un reliquaire suspendu), que certains clercs portaient ostensiblement sur la poitrine, suspendu au cou. Cet usage, bien documenté pour l'époque carolingienne, était appelé *honor capsellaris*. On connaît entre autres le témoignage du lettré carolingien Alcuin qui fustigeait les évêques qui paradaient de la sorte : «Il vaut mieux, dit-il, imiter en son

cœur les exemples des saints, que porter leurs ossements pendus à son cou». Les *capsellae* de l'évêque Angelram de Metz, ami de Charlemagne, étaient également d'ivoire, avec des incrustations de lames d'argent.

L'anneau initial de suspension au sommet du reliquaire tournaisien a été brisé de chaque côté. Plus tard, deux nouvelles perforations irrégulières ont été pratiquées de chaque côté pour permettre une nouvelle suspension. Enfin, le faîte qui comprenait peut-être un anneau a disparu à son tour. Ces disparitions tendraient à montrer que ce petit reliquaire a vraiment été porté par un prélat, pendu au cou.

D'où provient-il ? Il a été conservé au cours des temps dans la châsse par excellence de la cathédrale, celle qui porte son nom, la châsse de Notre-Dame. Il en a été retiré en 1888 pour être déposé au Trésor.

Connaissant le goût particulier de l'évêque Radbod pour les reliques, comment ne pas penser qu'au moment de son trépas, il aurait porté sur lui le petit reliquaire en ivoire. Les chanoines de la cathédrale de Tournai l'auraient dès cette époque conservé dans leur chambre à reliques.

Vous aurez également remarqué que le mot *honor* revient à la fois dans l'inscription de l'anneau en métal du pommeau de la crosse attribuée à saint Médard et dans l'usage de suspendre un reliquaire au cou, l'*honor capsellaris*.

En conclusion : Une triple requête adressée aux responsables.

En guise de conclusion, je voudrais adresser une triple requête aux responsables de la cathédrale.

D'abord, que la dépouille de l'évêque Baudouin et celle de Radbod reviennent à la cathédrale de Tournai lorsque les examens scientifiques auront été achevés. Et qu'elles soient inhumées au cours d'une cérémonie solennelle, sous une dalle qui fait mémoire de leur action.

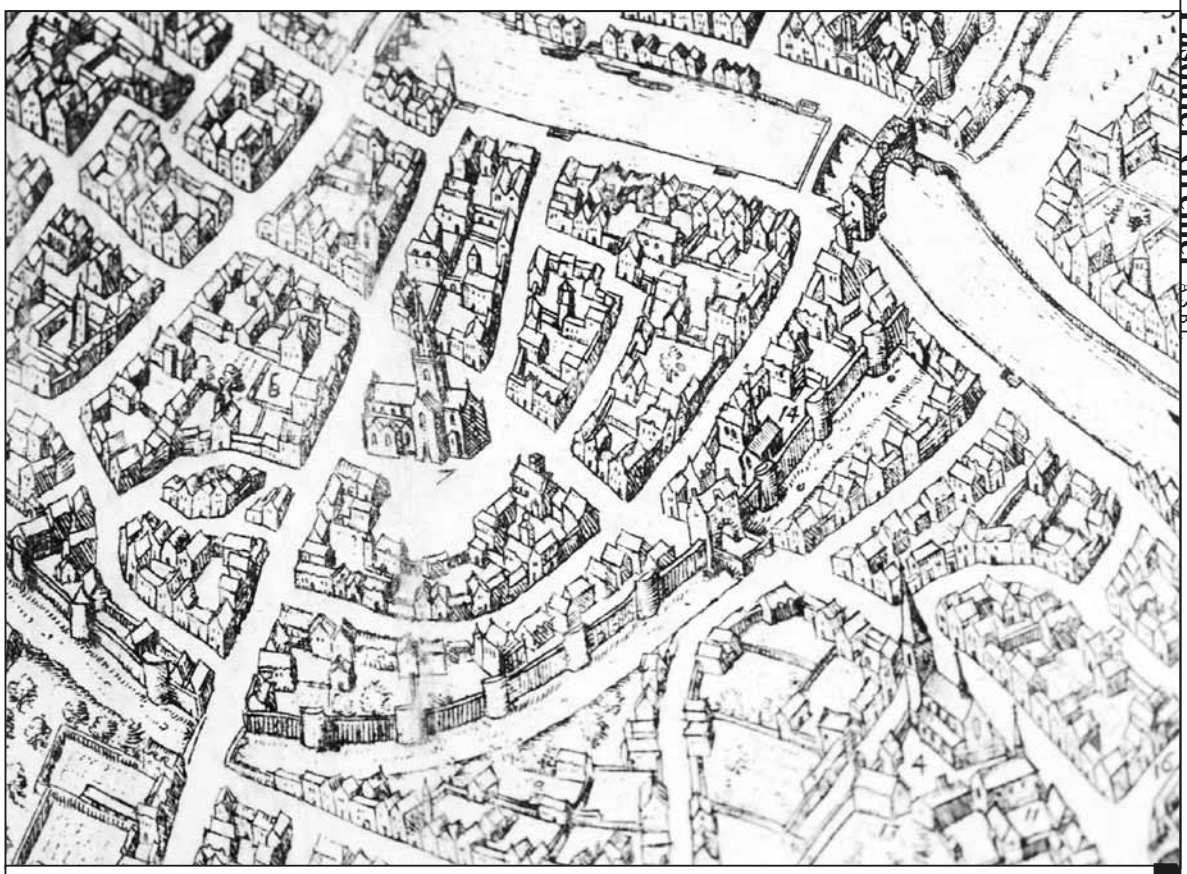
Ensuite, que la crosse dite de saint Médard et son anneau en métal puissent faire l'objet d'une datation précise, d'une restauration et être déposés au Trésor de la cathédrale.

Enfin, que le précieux reliquaire mérovingien en ivoire soit dignement exposé dans ce même Trésor et accompagné d'une généreuse notice explicative multilingue. Il s'agit là, en effet, de l'objet d'art le plus significatif et le plus ancien de la cathédrale et qui en a suivi l'histoire pendant plus d'un millénaire.

C'est à vous, cher public, de porter ce triple souhait aux responsables et de leur donner les moyens d'y répondre, peut-être grâce à du mécénat.

Les biographies détaillées des quatre évêques de Noyon et de Tournai du 11e siècle (Hardouin de Rouy, Hugues, Baudouin et Radbod II) seront publiées dans le volume 4 des «Archives et Manuscrits précieux tournaisiens», qui paraîtra en novembre 2010, aux journées «Tournai-la-Page».

Petit coffre en ivoire.
© Trésor de la Cathédrale de Tournai



La première enceinte communale à St Piat. Plan Braun Hogenberg.

La 1re enceinte communale dans le quartier Saint-Piat

Différents auteurs ont déjà publiés à propos de la première enceinte de Tournai, en particulier Paul ROLLAND [1] et plus tard Pierre-Mary VECHE [2]. L'objet de cet article est d'apporter quelques compléments récoltés suite à des recherches récentes sur base de l'analyse de cartes et de visites effectuées sur place. Il est permis aujourd'hui de localiser avec plus de précision l'implantation de cette enceinte. Ces découvertes pourraient également donner lieu à d'autres investigations.

La première enceinte, datée actuellement de la fin du XIIe (entre 1188 et 1197)[3], est surtout connue par les tours qui nous sont parvenues : les tours du Cygne, du Fort Rouge ou Saint Georges [4,5]. Pour le quartier qui nous occupe, son tracé débute par une nette inflexion à la hauteur de la poterne de la Loucherie, passant par l'arrière des maisons impaires de la rue de la Ture, et se prolongeant de l'autre coté de l'actuelle rue des Jésuites à l'emplacement de l'église du séminaire. Elle rejoint la porte Ste Catherine, récemment découverte, traversant ainsi le jardin du séminaire et plus bas, l'école St Piat. A partir de la porte Ste Catherine, elle longe le site de l'ancienne Union ferronnière pour rejoindre le quai Taille Pierre où elle était «ponctuée» par la Tour d'Arras[6], tour qui était reliée au pont de l'Arche par un mur parallèle au fleuve.

Benoît Dochy

De la tour de la Loucherie à la rue des Jésuites

De la première partie de ce tracé il nous reste encore un élément du mur de courtine, remanié avec le temps. Il se situe derrière les n° 15 à 23 de la rue de la Ture et le n° 37 de la rue des Jésuites. La partie située au n° 37 rue des Jésuites, sur lequel s'est adossé au XVIe siècle le premier refuge de St Amand, correspond au point de passage du mur relié à cet endroit à la porte del Vingne. Selon Bozière, celle-ci fut démolie vers 1550. Il en était d'ailleurs déjà question lors de la séance des Consaux du 8 juin 1540. Aucune représentation ne nous en est parvenue. Un jour des fouilles peut-être …

Plan cadastral Popp 1863.

De la rue des Jésuites à la rue St-Piat

A partir de la rue des Jésuites, le mur de courtine descend vers l'Escaut. Il effectue d'abord une grande courbe puis il traverse en ligne droite le site du séminaire, occupé anciennement par les jésuites. En 1571 les Jésuites reçoivent une vaste maison rue des Allemans ou de Babilone [7] (l'actuelle rue des Jésuites) ensuite cette propriété s'accroît par donation et acquisitions. La consultation des registres de la Chambre des comptes (de 1582 à 1600) m'a permis de repérer différentes ventes de murs par les Consaux à la Compagnie de Jésus. Le vaste domaine acquis par les Jésuites va donc intégrer le mur de courtines et des tours, cela entre l'actuelle rue des Jésuites et la rue St Piat. C'est au niveau de la rue St Piat que le mur est relié à la porte Ste Catherine récemment découverte[8].

Un plan (daté avant 1595) se trouvant à la Bibliothèque nationale de France (BnF) repris dans la récente publication consacrée au séminaire décrit l'implantation de l'enceinte «*flanquée de tours sensiblement carrées et à demi-saillantes sur le plan du mur, régulièrement espacées d'environ 55m. L'ouvrage est nommé Turris, et murus, iam diruta, Tour-et mur- déjà détruite.*» [9] La confrontation entre ce document et le plan cadastral primitif (1837) permet plusieurs découvertes. Il est intéressant de constater que les témoignages de ces deux documents, d'époque différentes, coïncident. Les vestiges le confirment partiellement encore aujourd'hui. Autre découverte : la localisation de la base de la tour «dite des *Loués Dieu*»[10] près d'une ruelle encore existante donnant dans la rue de Bève [11]. Son emplacement est actuellement recouvert d'une dalle de béton. Le plan (BnF) représente également la tour découverte en 2009 et les bâtiments qui la jouxtaient avant le réaménagement rue St Piat par les Jésuites en 1675[12]. Une visite dans les caves des 2 immeubles adjacents a permis de constater l'absence d'autres structures de la 1re enceinte. Enfin les deux plans témoignent du fait étonnant que le mur de courtine se raccordait avec le plan sud de la tour primitive (rectangulaire) par un angle d'environ 120°.

C'est surtout la superbe découverte d'une petite partie de la porte Ste Catherine (au n°47 de la rue St Piat) qui permet de *fixer avec précision le tracé de cette fortification sur le plan cadastral actuel* [13].

De la rue St-Piat au quai Tailles-Pierre

La 2e tour de la porte Ste Catherine (détruite en 1671) peut être située actuellement sous une partie de la voirie, du trottoir à gauche de l'ancienne Union ferronnière et à l'avant droit du site de la «fondation des anciens Bourgeois[14]», appartenant actuellement au CPAS. Des fouilles archéologique sont prévues à l'occasion du réaménagement du lieu, envisagé dans le cadre du PRU[15] ilot Cherequefosse et site Union ferronnière. Elles devraient permettre de compléter nos informations sur de cette porte.

Les recherches de Michel Amand Jacques[16] sur le 2e refuge de l'abbaye de Saint Amand et l'approfondissement de ces recherches effectué avec **Laurent Delehouzée**[17] a mis en évidence que le mur de courtine délimitait à l'ouest la propriété connue actuellement comme l'Union ferronnière. Les vestiges de la dernière tour surplombent le jardin qui a été aménagé à l'emplacement de l'ancien fossé. Elle est rectangulaire comme celle se trouvant dans le jardin des pères Rédemptoristes et peut être admirée à partir de

Rue de la Ture.
© B. Dochy

Jardin du Séminaire.
© B. Dochy

Petit kiosque sur l'avant-dernière tour donnant sur le jardin de l'Union ferronière.
© B. Dochy

Quai Taille Pierre.
© B. Dochy

l'extrémité de la propriété n°10 b du Quai Taille Pierre ainsi qu'au fond (envahi par la végétation) du jardin de l'Union Ferronnière. Un petit kiosque couronnait cette tour au début du XIXe siècle. Il se trouve dans le jardin du n°7 Quai Taille Pierre.

A ceci il faut ajouter une information peu connue. La limite entre les n°8 et 9 du Quai Taille Pierre contient des vestiges du mur de courtine, comme en témoigne l'intérieur du n°9. Selon le plan cadastral primitif il existait encore au XIXe siècle un passage carrossable le long du mur de courtine, à l'emplacement de l'actuel n°8 [18].

Bozière nous informe que la continuité de l'enceinte sur la rive droite était assurée par la liaison entre la tour dite d'Arras, sur le quai Tailles-Pierre et l'Arche, qui fut détruite en 1832[19] et ne peut être confondue avec le pont proche. La tour d'Arras, comprenant la portelette des frères mineurs s'ouvrant au bord de l'Escaut[20] et une partie de la courtine ont fait l'objet d'une localisation au quai taille Pierre suite aux recherches menées par le CRANUCLouvain lors du creusement du collecteur d'IPALLE. [21]

Le fossé

Le fossé est encore bien perceptible dans le jardin de l'union ferronnière, et l'analyse des plans donne à penser qu'il rétrécit tout au long de son tracé du jardin du séminaire à l'Escaut en passant par l'école St Piat et la rue des Ingers.

Conclusion :

Le fait de pouvoir localiser la première enceinte de manière plus continue dans le quartier St Piat offre des possibilités de fouilles archéologiques supplémentaires.

On peut regretter que les éléments restants du mur de courtine ne fassent pas l'objet d'une protection particulière (excepté le site du jardin du séminaire[22]) spécialement ceux existant entre la rue St Piat et le quai Taille Pierre. L'objet de cet article est aussi que soit valorisé dans ce quartier l'existence de cette enceinte trop méconnue pour le grand public (et contemporaine de la construction de la cathédrale), et à tout le moins les passages de celle-ci dans les espaces public devraient être marqués ou signalés (rue des Jésuites, rue St Piat et Quai taille Pierre) et qu'un accès puisse être prévu pour découvrir des caves et le jardin du site de l'ancienne Union ferronnière (visites guidées ainsi qu'expositions).

Bibliographie :

1. P. Rolland, *Les origines de la Commune de Tournai*, 1931, voir légende de la fig V, Bruxelles, Maurice Lamertin.
2. P.M. Vèche, *La fortification urbaine à Tournai au Moyen Age*, p 42 in Publications extraordinaires de la société royale d'histoire et d'archéologie de Tournai, Tome II 1985, Les enceintes de Tournai des origines au XIXe siècle.
3. I. Deramaix et P.-P Sartieaux, 2007. Le Fort Rouge. *In* :V. Dejardin et J. Maquet (dir.), *Le patrimoine militaire de Wallonie*, p. 264-266.
4. B. Dochy, La Maison des Arbalestriers et la tour St-Georges Bulletin 99 (2009) de Pasquier Grenier Asbl
5. Un document récent (fin 2009) exposé par l'Office du tourisme de Tournai, reprenant ces tours, indique que cette dernière appartient à la 2e enceinte communale … désolant !
6. Sur cette tour et sa portelette voir F. BAPTISTE, Tournai, une ville un fleuve, Crédit Communal 1995 page 247.
7. P.Anagnostopoulos, F. Tourneur et J.L. Vanden Eynde, Séminaire de Tournai, Histoire, Bâtiments, Collections. Dir. Monique Maillard-Luypaert, PEETERS 2008.
8. I. Deramaix., 2010. Tournai (Ht) : vestiges de la porte sainte Catherine dans une cave de la rue Saint Piat, Archaeologia Mediaevalis, 33, p. 60-61 ; I. Deramaix, La porte Sainte-Catherine «mise à nu» dans une cave de la rue Saint Piat à Tournai, dans «Les Nouvelles de l'Archéologie» octobre 2009 n°16, page 5.
9. P. Anagnostopoulos, F. Tourneur et J.L. Vanden Eynde, Plan Paris, BnF, Hd-4d,28 (VR,n°1004) *Séminaire de Tournai, Histoire, Bâtiments*, Collections. Dir. Monique Maillard-Luypaert, PEETERS 2008, page 17 et 18.
10. A.F.J. Bozière, *Tournai Ancien et Moderne*, Adolphe Delmée Editeur, 1864, page 128.
11. La rue de Bève, a vu son mur extérieur quelquefois confondu avec le mur de courtine, à tord donc.
12. B. Dochy, Les portes de la première enceinte communale Bulletin 97 (2009) de Pasquier Grenier Asbl.
13. I. Deramaix, La porte Sainte-Catherine «mise à nu» dans une cave de la rue Saint Piat à Tournai, dans «Les Nouvelles de l'Archéologie» octobre 2009 n°16, page 5.
14. Remplacés en 1880 par les pourvus de la fondation André Tanghe.
15. Périmètre de remembrement urbain, procédure urbanistique en cours, elle devrait aussi pouvoir valoriser les vastes caves de l'ancien refuge, caves implantées dans l'ancien fossé.
16. M-A Jacques *Le 2e refuge de l'abbaye de St-Amand à Tournai*, Bulletin 88 (2007) 96 (2009) de Pasquier Grenier Asbl.
17. M-A Jacques et L Delehouzée, *Le 2e refuge de l'abbaye de St-Amand à Tournai*, Bulletin 96 (2009) de Pasquier Grenier Asbl.
18. Encore visible en 1863 si l'on consulte le plan cadastral de 1863 copié par Popp).
19. A.F.J. Bozière, page 28 et 97.
20. A.F.J. Bozière, *Tournai Ancien et Moderne*, Adolphe Delmée Editeur, 1864, page 22.
21. L. VERSLYPE, Ville en mouvement, fleuve immobile… ? L'évolution des berges de l'Escaut à travers les siècles. Revue du Nord- n°14 2009 p 119.
22. De la consultation des archives de la commission des monuments et sites il ressort qu'un échange de courrier de mars 1995 avait pour sujet «classement comme monument d'un tronçon de la première enceinte communale dans les jardins du Grand Séminaire», à relancer donc.

© J. Legge

Poignée de cercueil

Quelle surprise ! La poignée de la porte cochère de la ferme abandonnée au coin de l'avenue des Etats-Unis et la rue des Récollets comporte un sablier ailé surmonté d'une flamme.

L'objet est beau, mais – pour le moins – assez incongru, là, puisqu'il ne s'agit pas moins d'une poignée de cercueil du 19e siècle !

Le sablier représente le passage du temps et l'espoir dans la Résurrection, par son côté réversible ; la flamme suggère le souvenir vivace.

Une rareté !, foi de conservateur de cimetières !

Jacky Legge

Vous nous écrivez…
c'est vous qui le dites !

Tournai le 9 février 2010

cher ami,

Le n° 99 de la revue Pasquier-Grenier m'a fort intéressé. Son contenu a de quoi satisfaire les plus exigeants.

La lecture du mot du président m'avait laissé croire à un scoop en évoquant "le carnet de St Joseph". Ce dernier aurait-il laissé un écrit jusqu'ici inédit et qui pourrait nous renseigner davantage sur le mystère de l'Incarnation ?

Bien vite je dus me rendre compte qu'il s'agissait d'une malencontreuse, mais excusable erreur. C'est du Carmel St Joseph qu'il s'agissait bien sûr –

Déjà dans "le livre du Cent cinquantième" (artistic 1989. p.30) on relatait la pose de la 1ère pierre du nouveau collège, le 1er avril 1844.

Les archives jésuites (Bruxelles) que j'ai pu consulter conservent un rapport manuscrit de cette journée. Je le cite :

« Monseigneur (*) daigna venir lui-même poser la 1ère pierre, le 1er avril. Ce fut un jour solennel pour nos élèves. Le soleil illuminait les ruines qui devait remplacer le nouvel édifice : nos élèves étaient groupés autour des décombres de l'antique église. ~~Lorsque~~ Le pontife apparut, la musique ~~joua~~ des airs joyeux et 2 élèves s'avançant lurent des discours où étaient célébrées la bienveillance de Mgr et la cérémonie elle-même –

* Il s'agit de Mgr Gaspar-Joseph Labis évêque de Tg 1835-1872

Mgr parut ému jusqu'aux larmes, en entendant
les vœux que formait le jeune orateur, pour que les
élèves du collège s'efforçassent d'imiter la pureté
et la ferveur des Carmélites dont on pouvait voir
les ossements, mis à jour dans les fouilles. Mgr
voulut, en mémoire de ce jour, prolonger les vacances
de Pâques de 4 jours. »

Avec mon amical sourire

Léon

A l'attention des membres de la Fondation,

Je viens d'apprendre au cours d'une conversation que la maison (ancienne maison du Docteur Coppée) située à l'angle du quai de l'ancienne clinique saint georges va disparaître car il est question d'y construire un ensemble immobilier au coin de cette place : ces travaux seront réalisés par l'entreprise Dherte.

Il est dommage de supprimer ainsi un témoin de l'architecture du début du siècle (je n'en connais pas la date). De plus, à l'intérieur, il existe de superbes cheminées, des portes avec verre biseauté, parquets anciens ..... bref tout cela va disparaître pour laisser la place à un immeuble de coin qui n'aura plus aucun charme ni d'âme.

Qu'en est-il ?

Je n'en sais pas plus mais il est probable que certains membres soient plus renseignés !

Amicalement

Bruno Fréteur

Bruno,

Voici quelques renseignements sur le cas dont tu nous a fait part (maison sise à l'angle des quais Dumon et Saint-Brice).

Il y a effectivement un projet immobilier d'envergure à cet emplacement, mené par Dherte, en partie pour lui-même et en partie pour le compte d'IDETA. Je m'explique, sans prendre parti...

IDETA se cherche un nouveau siège sous la forme d'un bâtiment d'architecture contemporaine en centre-ville (c'est une volonté). Cela passera par une opération public-privé, en partenariat avec un promoteur. Plusieurs équipes ont concouru, chacune sur un lieu différent. Il semble bien que ce soit celle de Dherte qui l'ait emporté.

Son projet consiste en ceci : à l'angle, à la place de la maison Coppée, un immeuble de bureaux franchement contemporain (moins haut, cependant, que l'actuelle clinique Saint-Georges), nouveau siège d'IDETA ; de part et d'autre, à l'emplacement de l'ancienne clinique, des immeubles à appartements plus bas et d'une architecture «d'accompagnement», refermant notamment le front côté quai Saint-Brice.

Voilà... Si Dherte ne l'avait pas emporté, je crois savoir que les immeubles à appartements auraient quand même été réalisés mais que la maison Coppée serait restée debout, à défaut d'une affectation "emblématique" de l'angle.

Eternel débat entre les Anciens et les Modernes ! On peut – et on doit – regretter la disparition d'une belle maison du début du XXe siècle. On peut aussi comprendre – sans forcément les suivre – ceux qui souhaitent voir «la ville se rebâtir sur elle-même» et enrichir la palette de son visage.

Curieusement, la problématique est très proche de celle qui va bientôt resurgir place Janson (hôtel 4*).

En définitive, la seule vraie question n'est-elle pas : perdre pour mieux ou pour moins bien ?

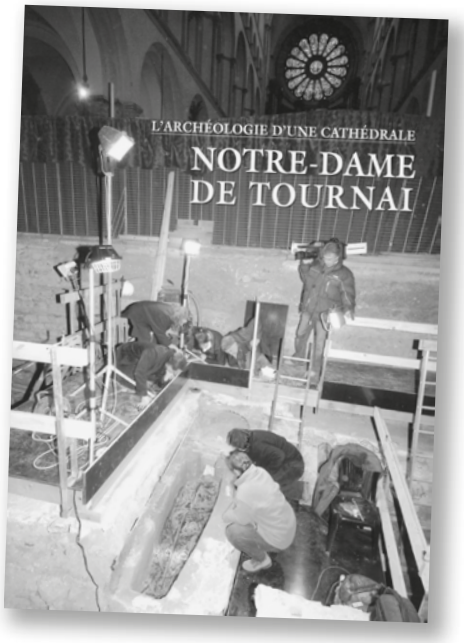
Wait and see...

Bien à toi.

L-Donat

A prendre ou à laisser

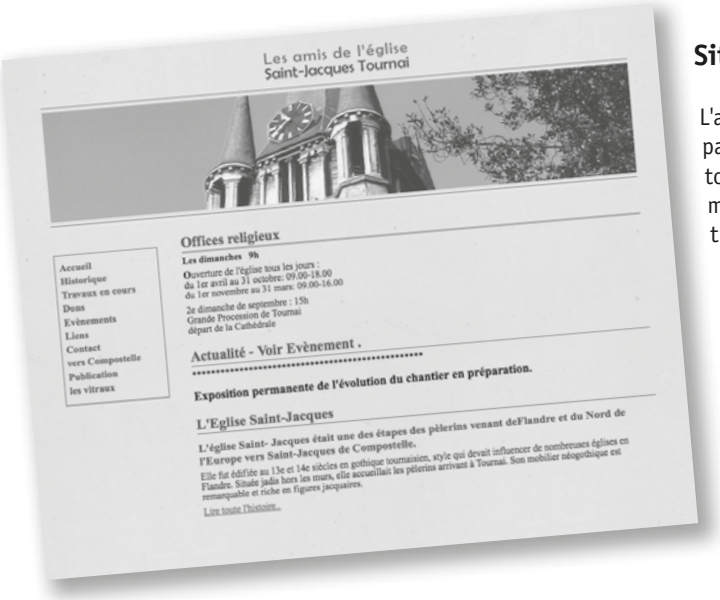
Note de présentation : «L'archéologie d'une cathédrale. Notre-Dame de Tournai»



La brochure *«L'archéologie d'une cathédrale. Notre-Dame de Tournai»* est éditée sous la direction du professeur Raymond Brulet. Elle présente, de manière détaillée et illustrée, les différentes campagnes de fouilles conduites, de 1997 à 2007, par le Centre de Recherches d'Archéologie Nationale (CRAN-UCL), au sein de la Cathédrale Notre-Dame de Tournai. Ce très intéressant document propose une synthèse chronologique de douze siècles de témoins archéologiques. Il relate les différentes périodes mises au jour depuis l'Antiquité jusqu'aux fondations du chœur roman, illustrées de nombreuses photographies couleurs ainsi que de croquis et plans pris au fil des fouilles.

Cette brochure de 24 pages est en vente au prix de 3 euros à l'Office du Tourisme de Tournai ainsi qu'à la librairie Siloë, 28, rue des Jésuites à Tournai.

F. Renson



Site www.saint-jacques-tournai.be

L'asbl Amis de l'église saint Jacques nous signale la parution de leur nouveau site www.saint-jacques-tournai.be. Il vous informe sur un des monuments majeurs de Tournai et vous permet de suivre les travaux images à l'appui !

Brèves… Echos… Le saviez-vous ?… Entre nous…

Nicole Waterloos-Maison

La «Tour de trop» à la sauce russe

Un gratte-ciel de trois cents mètres dans la cité des tsars ? Tel est le fantasme de Gazprom, le mastodonte russe de l'énergie, qui caresse depuis 2006 le rêve grandiose d'ériger la tour la plus haute d'Europe… à deux pas du centre historique de Saint-Pétersbourg, classé au Patrimoine mondial de l'Unesco. L'hypothétique tour, qui devait culminer au départ à une hauteur de quatre cents trois mètres, symbolise à la fois la flamme du briquet et la verticale du pouvoir. Ce fantasme choque de nombreux Russes et indigne la société civile, mobilisée dans une association de sauvegarde du patrimoine*Ville vivante/Save Saint Petersburg* (www.save-spb.ru). Il indispose aussi l'Unesco qui veille à faire respecter la hauteur maximale de quarante-huit mètres dans cette zone de protection et menace de rayer Saint-Pétersbourg de la liste du patrimoine mondial. L'Union des architectes de Russie a critiqué le projet, le ministre de la Culture a pris ses distances, la tour fait du bruit jusqu'à Moscou et titille les oreilles du couple politique Medvedev-Poutine originaires de la cité baltique.

Le mystère de la chambre d'ambre

Depuis la reddition allemande de 1945, les Russes recherchent le trésor de la Chambre d'ambre de Catherine la Grande, *la huitième merveille du monde*, qui ornait une salle de son château près de Saint-Pétersbourg. Ce précieux trophée dérobé par la Wehrmacht lors de l'offensive allemande contre l'URSS en 1941 avait été ramené à Königsberg, capitale de la Prusse orientale avant que sa trace ne se perde dans l'enfer des bombardements. Mais pour Sergueï, fougueux historien russe, pas de doute, le trésor est toujours sur place, au sous-sol par douze mètres de profondeur sous un bunker où les trente-cinq m² de lambris

auraient été démontés et rangés. Avec passion, il cherche, effectue des sondages, aligne indices, présomptions et convictions face à la circonspection et au scepticisme des responsables du musée d'Histoire et d'Art de Königsberg !

Patrimoine mondial en 3D

Grâce au logiciel (gratuit) Vizerra, vous disposez des copies virtuelles exactes de certains monuments classés au Patrimoine mondial de l'Unesco. Avant d'installer le logiciel, le site propose de très belles vidéos commentées. **Infos : http://vizerra.com/fr**

Art déco sublimé

A l'orée du Bois de la Cambre, la villa du baron Louis Empain, joyau Art déco né en 1931, restaurée est ouverte au public depuis quelques semaines. L'architecte Francis Metzger y signe une restauration quasi miraculeuse réalisant le rêve de la famille Boghossian, mécène, qui fait de ce nouveau bijou de famille un *Centre d'Art et de Dialogue entre les Cultures d'Orient et d'Occident*. Un écrin somptueux pour cette fondation humaniste, un symbole d'ouverture, un projet de douze millions d'euros, qui vaut vraiment le déplacement. Nous n'en écrirons pas plus, la presse en ayant abondamment parlé mais courez-y, ce trésor mondial de l'Art déco mérite votre visite ! Villa Empain, 67 av. Roosevelt, 1050 Bruxelles. Ouverte tous les jours de 10 h à 18 h 30 sauf le lundi. **Tél : 02/534 60 85. www.villaempain.com ou www.fondationboghossian.com.** Exposition d'ouverture *Itinéraires de l'élégance entre l'Orient et l'Occident* jusqu'au 31 octobre 2010.

Le génie de Wright

Architecte d'exception, annonciateur de l'ère moderne, Frank Lloyd Wright décédé il y a un demi-siècle inspire bon nombre d'architectes contemporains. Ses œuvres, sa vie mouvementée, son voyage au Japon sont passés au crible avec une quantité de photos assez exceptionnelles. Réalisation la plus connue de l'architecte – avec le musée Guggenheim de New York –, la maison de la cascade *The Fallingwater House* mérite qu'on s'y attarde. Prouesse architecturale qui épouse la typographie délicate d'un endroit en banlieue de Pittsburgh en Pennsylvanie, elle est construite à même la roche et sur une cascade ! Une œuvre visionnaire illustrée par les éditions Taschen qui consacre à l'architecte le deuxième volet de sa monographie. *Frank Lloyd Wright, complete works,* volume 2, 1917-1942, Editions Taschen, 488 pages. Versions anglais, français, allemand.

Le boa argenté

Le bâtiment en béton verre et acier vu de l'extérieur ne se livre pas vraiment, C'est en entrant que l'on découvre la folie de cette structure fluide, tout en mouvement, où de grands escaliers s'enroulent et se déroulent dans un vertige blanc, gris ou noir, où l'on se perd. C'est une merveille, mais ce n'est pas un musée, comment voulez-vous exposer des œuvres là-dedans ! Ce n'est pas un musée, c'est le mausolée de Zaha Hadid ! C'est en ces termes que s'est exclamé, ébloui pourtant, un critique d'art italien devant le nouveau musée romain MAXXI autrement dit, le Musée national des arts du XXIe siècle, conçu par l'architecte britannique d'origine irakienne Zaha Hadid. On l'appelle aussi le *Vaisseau spatial*, le *Labyrinthe*… donnant à la

Ville éternelle un air contemporain, qui aura quand même coûté quelque cent cinquante millions d'euros après dix ans de gestation et de polémiques.

Les sculptures de Calatrava

Entre autres réalisations internationales, l'architecte espagnol a signé des ponts, des gares (dont en Belgique les Guillemins à Liège et la prochaine à Mons). Il est retenu pour dessiner la World Trade Center Transportation Hub de New… Mais Santiago Calatrava est aussi dessinateur, céramiste et sculpteur. Découvrez sa collection privée de sculptures en marbre, granit, ébène et albâtre, ses céramiques mises aussi en relation – et c'est la première fois – avec son travail d'architecte ingénieur. Elles côtoient le processus créateur, dessins préparatoires, maquettes et plans, l'exposition étant complétée d'un dossier pédagogique et d'une monographie éditée par le Fonds Mercator. *Exposition Calatrava*, Grand Curtius, rue Féronstrée à Liège, jusqu'au 27 septembre 2010.

Trésors wallons

Le patrimoine immobilier en Belgique, c'est l'affaire des Régions, le patrimoine mobilier celle des Communautés. Si la Communauté française vient de classer ses huit premières merveilles mobilières, c'est d' abord pour en empêcher la vente à l'étranger, ensuite pour aider leurs propriétaires à en assurer la restauration éventuelle. (Notons que la Flandre a déjà protégé ainsi plus de trois cents biens lui appartenant.) Les premiers objets classés se trouvent dans les provinces wallonnes de Liège, de Namur et du Hainaut, d'autres sont à l'étude notamment à Bruxelles. Pour les découvrir, un petit clic sur **http://portofolio.lesoir.be/v/culture/**

La Grande Ecluse de la Senne

La Grande Ecluse du boulevard Poincaré au pied de la Tour du Midi à Bruxelles apparaît sur les plans des remparts au XVIe siècle. Construite par Léon Suys, l'architecte de la Bourse de Bruxelles, elle a fonctionné jusqu'en 1955 et sa machinerie, bijou de technologie, comprend deux vannes hydrauliques en parfait état de marche. L'édifice actuel, classé en 1984, a été reconstruit après le voûtement de la rivière au XIXe siècle. La réhabilitation des lieux a permis de retrouver le lit naturel de la Senne sous près de deux cents tonnes de déchets et redonne vie à ce quartier proche de Cureghem. Mais passerelles métalliques et vérins séculaires servent aujourd'hui d'écrin à un temple de la culture et de la gastronomie depuis qu'un restaurant mis en lumière aussi par le talent du dessinateur François Schuiten y a ouvert ses portes. Un patrimoine sauvegardé, un quartier industriel redynamisé, un nouveau projet de vie, c'est ce qu'offre ici le seul témoignage du passage de la Senne à Bruxelles : une expérience fascinante !

Des sites abîmés

Le Rallye Paris-Dakar ne fait pas que heureux : le Conseil des Monuments nationaux du Chili réclame aux organisateurs un dédommagement d'un demi-million d'euros pour les dégâts provoqués dans le nord du pays. Plus de cinquante-six sites archéologiques ont souffert du passage du rallye, qui à l'origine arrivait à Dakar. En 2009, déjà des ossements humains remontant à plus de 9000 ans avant J.-C. avaient été sérieusement endommagés. Pour l'année prochaine, l'organisation en charge du tracé de la course devrait être accompagnée d'une équipe d'archéologues.

Les guerriers en terre cuite

Le prix Prince des Asturies 2010 des Sciences sociales est décerné cette année à l'équipe archéologique qui a permis l'exhumation des guerriers en terre cuite de Xian. Le jury a justifié son choix, considérant la découverte de ce gisement de guerriers comme importante et source d'informations très riche sur la civilisation chinoise. Depuis 1974, près de deux mille guerriers ont été exhumés.

Chefs-d'œuvre mis en ligne

Les Musées royaux d'Art et d'Histoire représentent un patrimoine de plus de six cent cinquante mille œuvres, rassemblant le Musée du Cinquantenaire, celui de la Porte de Hal, des Instruments de musique et ceux d'Extrême-Orient. Une première sélection de quatre-vingt-quatre œuvres majeures permet une consultation en ligne, fiche technique pour chaque pièce, fonction zoom puissante, possibilité de télécharger et commander certaines photos. Outil éducatif intéressant, instrument pratique pour ceux qui veulent mieux connaître ce riche patrimoine. **www.mrah.be**.

Prix Pritzker

La plus prestigieuse récompense dans le domaine de l'architecture a été décernée à New York à deux architectes japonais Kazuyo Sejima et Ryue Nishizawa, partenaires au sein de l'agence Sanaa qu'ils ont créée en 1995. La Fondation Hyatt, qui attribue cette récompense annuelle de cent mille dollars, est dirigée par Thomas Pritzker, fils de Jay qui créa le prix en 1979 pour récompenser le travail d'un architecte vivant qui a réalisé un apport significatif à l'humanité. Les réalisations, les concurrents, le prix, en un clic sur internet : **www.pritzkerprize.com.**

Mention spéciale

Le Museum des Sciences naturelles à Bruxelles s'est vu attribuer en Finlande une «mention spéciale» au prix européen du musée de l'année 2010. Trente et un autres musées étaient nominés.

Avenue Van Custem n°27.

Clin d'œil

Pierre Vanden Broecke

Quai Vifquin.

Rue de Marvis, mur de l'ancien hôpital militaire.

Nous vous avons parlé précédemment d'une maison Art Nouveau due aux frères architectes Strauven, voisine des maisons récemment rénovées par le Logis tournaisien avenue Van Cutsem. La réfection des toitures et le ravalement de la façade (n° 27) sont aujourd'hui terminés. Une cure de jouvence pour ce coin Art Nouveau de Tournai.

•

Au quai Vifquin, une habitation présentant une façade néo-classique composée de 5 travées a été quasi vidée et attend une prochaine réhabilitation. Cet immeuble avait autrefois été scindé en plusieurs parties. En témoignent les deux anciennes devantures commerciales autour de la travée centrale.

•

A la rue de Marvis, le mur de clôture de l'ancien hôpital militaire, encore appelé hôpital Marvis, construit en 1681, a été peint en blanc, tandis que le sous-bassement en pierres appareillées l'a été en noir. Seules les pierres des cordons larmiers et des portails ont été laissées à nu. Ce mur présente des percements de fenêtre, aujourd'hui murés, de style tournaisien, un portail monumental et deux portails plus modestes sommés d'un fronton triangulaire. Il nous semble qu'une meilleure mise en valeur des vestiges d'un ancien hôpital militaire aurait pu être imaginée.

•

Maison du dernier tiers du XVIIe s. de style tournaisien sauvée à la rue du Glategnies au n° 18 ; en effet, depuis plusieurs années, il ne restait plus que la façade et une partie de la toiture ; il n'y avait plus de façade arrière. De gros travaux ont été entrepris pour reconstruire cette habitation et sauver la façade.

•

A quelques mètres de là, aux n° 22-24, une habitation autrefois unique, de la même époque et également de style tournaisien, inspire l'inquiétude car il n'y a plus aucune couverture pour la protéger ; la charpente dénudée laisse entrevoir le bleu (ou le gris) du ciel. Pourtant la façade, avec ses pierres apparentes et ses briques peintes en blanc, semble encore toute fraîche.

•

Rue du Glategnies, 18.

Rue du Glategnies, 22-24.

Si nous avons émis certaines critiques sur la transformation de l'ancienne Fontaine d'Or à la place Verte, l'intervention contemporaine sur la partie gauche nous semble de très bonne facture.

•

Dans l'attente d'un nouveau règlement communal d'urbanisme lié au schéma de structure qui semble au point mort, de nombreux aménagements ou transformations se passent en ville, parfois en toute illégalité, et contreviennent aux règles architecturales élémentaires. Quelques exemples nous ont récemment frappés, tels ces châssis, ces portes, cette cheminée en zinc aux habitations des XVIIe s. et XVIIIe s. aux n° 66, 80 et 100 de la rue de Marvis, juste en face de maisons classées, ou des n° 49 et 51 de la rue des Carmes.

De même, on déplorera les couleurs utilisées pour rafraîchir les menuiseries ou les façades, telles ce bleu ciel sur des châssis de la rue de l'Ecorcherie ou ce bleu foncé sur une façade de la même rue.

On ne peut que regretter le laxisme et l'indifférence de l'autorité communale !

•

Si l'on voit de grands aménagements urbanistiques dans le centre ville, on ne peut que se désoler de l'absence d'entretien de la commune ; si on peut se passer facilement des pavés bleus lumineux autour du beffroi ou des spots d'illumination à son pied, qui ne fonctionnent d'ailleurs plus depuis belle lurette, l'état d'abandon des voiries place de Lille, Grand-Place ou rue Poissonnière nous laisse pantois ! Même au quai du Marché aux Poissons, dont la rénovation est la plus récente, des zones de petits pavés ont déjà disparu et des trous se sont déjà formés.

•

Place Verte, anciennement «La Fontaine d'or».

Rue de Marvis, 66.

Rue de Marvis, 80.

Rue deSs Carmes, 49.

Place de Lille.

Rue Ste-Catherine, 18.

A l'hôtel de ville, le panneau annonçant la construction d'un ascenseur était toujours en place en juin dernier, alors que celui-ci est en fonction depuis un an au moins. Il faudra sans doute qu'il tombe en poussières pour le voir cesser de défigurer ce pourtant charmant coin de notre ville…

•

A la rue Sainte-Catherine, dans le prolongement de la rue des Récollets, un important immeuble de huit travées (n° 18), qui abritait jusqu'il y a peu un magasin de meubles d'occasion, est en complète rénovation. Une nouvelle toiture a été apposée et la façade a été peinte en jaune. Tout l'intérieur doit être rénové.

•

A la rue des Récollets n° 9, une façade d'une modeste habitation, sans doute déjà enduite, a été peinte dans les tons rouge tuile et de fausses pierres ont été dessinées et colorées en gris sur les arcades tournaisiennes, simulant un pseudo style tournaisien. Le contraste est fort avec la maison voisine contemporaine, elle toute en briques nues, notamment au niveau de la fenêtre murée et divisée entre les deux habitations ; une partie est en briques apparentes, l'autre enduite et peinte !

On regrettera le curieux tuyau qui ressort de la façade ou serait-ce une caméra de surveillance ?

Rue Ste-Catherine, 18.

•

Les travaux de restauration du chœur de l'église Saint-Jacques avancent bon train et on peut se réjouir de voir apparaître les premières pierres nettoyées. La fin des travaux est prévue théoriquement pour Pâques 2011 mais on sait que ce genre d'entreprise réserve toujours des surprises…

Quant à l'église Sainte-Marguerite, malgré les nombreuses promesses du propriétaire qui avait promis de couvrir l'édifice et de le protéger, rien ne bouge si ce n'est qu'elle continue de se dégrader de jour en jour ! Notre association ne compte pas rester inactive face à ce dossier. Nous vous tiendrons au courant de nos démarches.

Eglise Saint-Jacques.

•

Eglise Sainte-Marguerite.

Nous avons été séduits par le beau travail de rénovation de deux petites habitations aux n° 15 et 17 de la rue Jean Noté. Le rez-de-chaussée est louisquatorzien tandis que l'étage ne serait que de la brique du XIXe s. Les pierres du sous-bassement au rez du 17 ont été laissées à nu et nettoyées, de même que la porte cochère et la porte piétonne au 15. Le reste des façades a été enduit et peint en blanc cassé et les menuiseries peintes dans un ton vert gris très valorisant. On notera le beau travail des châssis.

•

Nous terminerons par cette heureuse restauration de la maison sise à l'angle de la rue Roc Saint-Nicaise (n° 15) et de la rue Jean Noté. Cet immeuble fait partie d'un ensemble de trois habitations louisquatorziennes construites à la fin du XVIIe s. Si la façade de quatre travées côté rue Roc Saint-Nicaise est Louis XIV, celle de six travées côté rue Jean Noté est de style tournaisien. C'est évidemment la première qui a reçu le plus de soins : châssis plus élaborés, corbeaux saillants sous corniche restaurés, cordons larmiers eux aussi restaurés contrairement à ceux de la façade latérale restés arasés. On peut également observer qu'un certain nombre de pierres ont été remplacées.

Les façades avaient été précédemment enduites ; on peut encore le voir aux pierres bouchardées autour des fenêtres de la rue Jean Noté. En mai, les briques avaient été mises à nu comme on le faisait dans les restaurations des années septante mais des essais d'enduit de couleur rouge tuile se faisaient voir à certains endroits.

On regrettera fortement le traitement donné à l'entrée puisque les deux travées du rez à l'angle des deux rues ont été évidées et qu'une entrée artificielle a été créée en oblique dans le passage. Sans doute le seul point noir de cette belle restauration.

•

Rue Jean Noté, 15.

Rue Roc Saint-Nicaise, 15.

Ce 6 mai 2009 (il y a 1 an…) passant en vélo sur la place de Lille, je constate que la porte principale de l'église Ste Marguerite est totalement ouverte ! Intrigué, imaginant qu'une visite s'y déroule, j'y entre et constate que des enfants en on fait leur terrain de jeux ! A mon entrée ils s'éparpillent dans l'église. Je redécouvre l'intérieur de l'église et son état d'abandon. C'est le choc et la désolation !
J'avais en mémoire les expositions de la triennale de la tapisserie ainsi qu'un concert et du chant choral (l'acoustique est superbe) et….

BD.

N'oublions pas …

Pour un autre regard sur le patrimoine de Tournai

www.fpg.be

Pasquier Grenier ASBL sur le net